

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTE, EGALITE

FRATERNITE

CECILE ET VICTOR,

O U

L'HEUREUSE EPOQUE,



10.000.000.000

10.000.000.000

10.000.000

CECILE ET VICTOR,

O U

L'HEUREUSE EPOQUE,

Comédie en un acte et en prose,

Mélée d'ARIETTES et de VAUDEVILLE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre
d'Amiens, le 14 germinal an 10.

Paroles du Citoyen DEVILLE.

Musique du Citoyen LAMBERT.

PRIX 15 sols.

SE VEND A AMIENS,

Chez MARIELLE, libraire, rue des Sergens;
Et AUX ASSOCIÉS, grande rue de Beauvais.

A Amiens, de l'Imprimerie des Associés, grande
rue de Beauvais, N°. 590.

P E R S O N N A G E S.

MARCEL, fermier.

THÈRESE, femme de Marcel.

CECILE, leur fille.

VICTOR, amant de Cécile,

habit de Dragon, bonnet de police.

MATHURIN, viel invalide,

*habit d'invalide, veste, culotte, bas
et souliers blancs.*

Un VALET DE CHAMBRE Anglais.

VILLAGOIS, VILLAGEOISES.

La Scène est au Village.



CECILE
ET
VICTOR,
COMEDIE

Le Théâtre représente d'un côté des maisons, de l'autre des arbres, dans le fond du côté des arbres une petite colline sur laquelle est un moulin à vent — en avant du côté des maisons un banc de gazon au pied d'un arbre.

SCENE PREMIERE.

THERÈSE, MARCEL, VICTOR, CECILE,
VILLAGOIS, VILLAGEOISES. *Les uns s'occupent à adoucir la pente de la Colline, les autres à transporter des terres dans de petits vanniers et sur des brouëttes. (il fait clair de Lune.)*

CHOEUR.

Courage , allons , courage ,
 Avant le retour ,
 Du jour ,
 { achèvons notre } Ouvrage ,
 { achévez vo re }
 Que le bon Mathurin ,
 Que { Nous voulons } Surprendre ,
 { Vous voulez }
 Trouve à son lever ce chemin ,
 Plus facile à descendre .

MARCEL.

Toi par là , Lubin par ici ,
 Répandez au loin cette terre ,

VILLAGEOIS.

La lune , à propos nous éclaire ,
 On y voit comme en p in midi .

VILLAGEOISES.

Pour Mathuria , notre vieux pere ,
 Nous voulons travailler aussi .

ENSEMBLE.

Pour ce viellard si respectable ,
 Si bon , si charitable ,
 C'est une preuve d'amit é .

VICTOR , S'avancant un peu

Ma cécile , ma cheré amie ,

(7)

C'est aujourd'hui qu'on nous marie ;

CECILE, S'approchant de Victor

C'est aujourd'hui que pour la vie.

Mon sort au tien sera lié.

ENSEMBLE.

C'est aujourd'hui que pour la vie.

Mon sort au tien sera lié.

CHOEUR.

courage ; alons, courage ;

Avant le retour,

Du jour,

{ achevons notre } Ouvrage ?

{ ahevez votre }

Que le bon Mathurin ,

Que { nous voulons } surprendre ,

{ vous voulez }

Trouve à son lever ce chemin ,

Plus facile à descendre .

MARCEL.

Eustis , nous en sommes venus à bout , ce brave Mathurin , n'aura plus un si long détour à faire pour descendre au village ; une pente douce et facile , au sortir de son moulin l'y conduira en peu d'instans .

VICTOR.

Mes chers amis , combien je suis sensible à

VOS soins obligeans pour mon vieux pere.

THÈRÈSE.

Hélas ! il n'osait presque plus sortir de son moulin depuis qu'on l'avait menacé de le brûler.

CECILE.

Brûler son moulin ! qui sont les méchans...
un si honnête homme !

MARGÉL.

Parbleu ! ca c'devine ! queuques-uns d'ses confreres qui n'lui pardonnent pas d'avoir fait mettre des balances dans son moulin ? pour conserver leurs pratiques , y s'ront ben forcés d'faire comme loi ; et une fois des balances dans un moulin , y n'sra pas si facile d'mettre deux fois la main dans l'sac.

THÈRÈSE.

Ah ! mondieu ! comme y faisons tous.

VICTOR.

Qu'ils y viennent à présent , je les veilleraï de près , me voila de retour !

MARCEL.

Air. *d'Adolphe et Clara.*

On a beau dire , on a beau faire ,

(9)

Ou voit, on a vu de tous tems,
Et des fripons, et des méchans,
Aux gens de bien faire la guerre.

Ainsi va l' monde ! qu'y faire ! ambitionner
L'estime des uns, et braver la haine des autres
c'est l' moyen d'les contenir. (aux Villageois)
mes amis, allez prendre un peu d'repos,
Vous savez bien que la journée entière est des-
tinée au plaisir. (Ils se retirent.)

SCENE DEUXIEME.

MARCEL, THERESE, CECILE

VICTOR.

MARCEL, à Cécile,

Tu n'as pas envie d'les suivre ! tu n'as pas
sommeil, je gage ?

CECILE, En Souriant.
Oh, non, mon pere !

THERESE.

Et Victor, n'a jamais été aussi éveillé ?

VICTOR.

Je vous en reponds !

(10)

MARCEL.

Ces chers enfans. (à cecile.) C'est aujourd'hui pourtant, que Victor devient ton époux ! avec queu joye je remplis ma promesse.

Air : *De la Pipe de Tabac.*

J'ai fixé la fin de la guerre ?

Mes enfans pour votre union ;

Pourtant, en France, en Angleterre,

On entend gronde le canon ;

Que ce bruit à présent me clame ,

Et que j'en crains peu les effets ;

Ce n'est plus le canon d'alarme ,

Mais c'est le signal de la paix.

Nous l'avons enfin ! le plaisir brille dans tous les yeux , l'espérance renait dans tous les cœurs. Le retour d'nos enfans , des Bras laborieux pour nos Champs , pour nos ateliers , seront ses Premiers bienfaits.

Air : *VICTOR.*

Et la reconnaissance publique sera le prix de ceux à qui nous les devrons.

Air. *Des simples jeux de son enfance.*

Sur ses pas fixer la victoire .

Etre l'enfant chéri de Mars ;

Morter au faîte de la gloire ,

En affrontant tous les hasards ;

(11)

C'est pour un brave militaire,
Un beau rôle sur mon honneur;

CECILE

Mais l'humanité lui préfère
Celui de pacificateur.

ENSEMBLE.

Mais l'humanité lui préfère
Celui de pacificateur.

MARCEL.

Le jour commence à paraître, j'allons donner un coup d'œil à nos ouvriers. Primo faire sa besogne, et puis après tout à la joie.

SCENE III.

THERESE, CECILE, VICTOR

THERESE.

ARIETTE.

Viens, mon enfant,
Viens, que je t'aprête.
Ton corset blanc,
Ta neuve Colerete.
Que chacun dise ici,

De notre Village,
 Elle est la Fille la plus sage,
 Et c'est bien la plus belle aussi,
 De ma Cécile qui m'est chère.
 Victor, tu possède le cœur,
 Qu'elle te doive son bonheur,
 Tu feras celui de sa mère,
 Viens mon enfant,
 Viens &c.

Dame j'voulons que tu sois ben arrangée;
 quoi que j'soyons au Village, on a son p'tit
 grain d'vanité ; c'est ben naturel.

VICTOR.

Air. : *Du Jokei,*
Il Faut quitter ce que j'adore,
 On voit souvent une coquette,
 Qui croit fédire en minaudant,
 Avoir recours à sa Toilette,
 Pour séduire un volage amant.
 Tu n'as pas besoin de parure,
 Pour plaire à mon cœur enchanté,
 Et tu ne dois q' à la nature,
 Et tes vertus et ta beauté.

THERÈSE.

Ajoute à cela, une Fille et bonne dot l'ac-
 cessoir n'est pas à mépriser. nous autres mères
 sommes prévoyantes, je songeons au solide.

(13)

TRIO

VICTOR.

Enfin le voila, ce beau jour,
Qui va m'unir à ma maîtresse.

CÉCILE

Oui le voila, cet heureux jour,
Qui va t'unir à ta maîtresse !

VICTOR.

Elle est sûre de moi amour,

CÉCILE.

Je le suis moi de ta tendresse.

ENSEMBLE

En ménage l'on n'est heureux,
Qu'autant qu'on s'aime bien tous deux.

VICTOR.

Tu pouvais trouver plus de bien,
Faire un plus riche mariage,

CÉCILE.

Mais, la fortune h'las ! c'est rien,
Quand l'amour est loin du ménage.

THERÈSE Mes chers enfans pour être heureux,

VICTOR Ma Cécile pour être heureux,

CECILE Mon cher Victor, pour être heureux,

Ensemble, {Aimons nous } bien toujours tous deux.
Aimez vous }

THERÈSE.

À la Ville, l'on dit souvent,
 Qu'on s'épouse sans se connaître ;
 On n'y rencontre à chaque instant,
 Que des époux fâchés de l'être.

CECILE, VICTOR.

Qu'en ménagé on est malheureux,
 Quand on ne s'aime pas tous deux.

THERÈSE.

Mes chers enfants, pour être heureux ;
 Aimez vous bien toujours tous deux.

VICTOR

Je vais au devant de mon père, je veux
 jouir le premier de sa surprise. au revoir
 Cécile,

CECILE,

Adieu ? Thérèse et Cécile rentrent chez
 elles, Victor prend le chemin de la petite
 colline. Cécile et Victor se retournent et se font
 des signes d'amitié en séloignant l'un de
 l'autre.

SCÈNE QUATRIÈME,

MARCEL Seul,

*Il vient se placer sur le banc de gazon,
en S'essuyant le front.*

Je sommes assez content d'note course , a
maison est ben arrangée , y peuvent arriver
quand y voudront , ceux qui m'en ont confié
la garde . . . j'soume ben étonné de n'pas
avoir encore reç i d'leus nouvelles , les pas-
sages sont libres pourtant , est - ce que Sir
Camfort aurait oublié ce joli hermitage qu'il
avait eu tant d'peines à abandonner ? et qu'il
nous avait tant promis de revenir habiter drè
qu'la paix s'rait faite , comme y s'ra ben reç u
y faisait tant d'bien dans l'canton ,

Air Femmes voulez vous éprouver.

L'homme sensible et généreux -
Est un ange sur la terre ,
Autour de lui le malheureux ,
Ne connaît jamais la misere.
Non , jamais il n'est étra ger ,
Par tout sa présence est chérie ,
Et par tout il peut voyager ,
Il est toujours dans sa patrie.

SCENE CINQUIEME.

MARCEL, MATHURIN, VICTOR.

MATHURIN.

J'en reviens pas , hier , encore ce chemin
étais impraticable. c'est-y un prodige!

MARCEL.

Justement , papa Mathurin , et c'est nous qui
j'avons fait , ben longtems avant le l'jour , tout
l'Village étais là.

VICTOR.

Ah ! mondieu oui , mon pere ! c'étais au plus
fort.

MARCEL.

Nos garçons , nos jeunes filles , travaillions
à qui mieux mieux. on voyait ben qui faisions
quequ'chose d'agréable pour leu vieux pere ,
car c'est ainsi qui vous nommons toujours ,

MATHURIN , se m'ttant sur le banc de
gazon.

Cte jeunesse , je l'aimons bien. je n'sis ja-
mais plus content que lorsque je m'trouve au
milieu d'elle ; j'maperçois toujours q'ma pré-
sence li fait plaisir. pourquoi ! parce que j'sa-
vons excuser leurs p'tite fidaines qui m'r'a-
pellous les miennes. Si les Viellards étaient
plus raisonnables , plus indulgens , jeunes geus

(17)

ne prendraient pas tant d'peines à les éviter ;
nous avons eu note tems , il est juste qu'ils
aient le leur.

MARCEL.

C'est ben pensé ça ? vous êtes de la bonne
roche ; savez vous ben que j'veus trouvons
vingt-ans d'moins avec c'habit là ! vous avez
encore la meine d'un soldat.

MATHURIN , *En se levant*

J'lai été quarante ans , c'habit là ? je l'me-
nage ; je n'le mettons qu'aux jours de fête , je
n'le portons jamais sans éprouver un sentiment
d'orgeuil et de satisfaction . . . je veux l'con-
server pour mon fils , s'il continue à s'en ren-
dre digne au moins ,

MARCEL.

Vote fils , je m'honore de l'avoir pour gen-
dre ! c'est un brave Garçon y chasse de râce .
le mousqueton d'honneur qu'il a rapporté est
une marque bien glorieuse d'sa bonne conduite
et d'son courage . dame ! c'est que là , le mérite
seul obtient la récompense .

VICTOR , *en riant,*

Sur un Champ de Bataille les intrigans n'ont
pas beau jeu .

MATHURIN,

Eh ! mondieu ! y s'fourront par tout.

MARCEL.

Et souvent ce sont ceux là que j'voyons
réussir.

Air : *Fidel époux franc Militaire,*

Partout on les voit en Vedette.
Ils ne dorment ni jour ni nuit.
Leur emblème est une Girouette,
C'est le vent seul qui les conduit.
Bien fin qui connaît leu manège,
Y zon toujours queuqu'tour nouveau,
Leus habits sont doublés de liège,
Y reviennent toujours sur l'eau.

MATHURIN.

Ce cher eufant ? je craignous ben de ne
Prevoir jamais , aussi , combien d'fois j'l'ons
d'ja pressé sur mon coeur , depuis qu'il m'est
rendu.

ARIETTE.

O mon cher fils ! que dans mes bras je serre ,
En bon soldat tu remplis ton devoir.
Je te revois digne de ton vieux pere ,
Mon cher Victor , a comblé mon espoir.
Sous les Drapeaux j'a passé ma jeunesse ,
Et mes cheveux ont blanchi dans les Camps:

(19)

O mon pays ! étouffant ma tendresse ;
Pour te sauver dans tes dangers pressans ,
Je te donnai l'appui de ma Vieillesse ;
Je te servis encor dans mes vieux ans ;
Dans les Combats s'il eut perdu la vie .
Par moi , mon fils n'eut été regretté ,
Aux champs d'honneur mourir pour sa Patrie ,
C'est aller droit à l'immortalité .

MARCEL

Voila pour la gloire ! mais revêtir d'la sain
et sauf et recevoir en arrivant la mainde celle
qu'on aime et dont on est aimé , vla l'bonheur

VICTOR.

Ah ! je l'éprouve bien à présent .

MATHURIN.

Nous avons pourtant réussi mon cher Mar-
cel j'avions projeté c'mariage là depuis ben
longtemps .

MARCEL.

Et ce qui n'arrive pas toujours , nos enfan-
tions d'intelligence avec leurs peres .

TRIO.

Air : *Jeunes amans cueillez des Fleurs.*

Ma cécile fait tout mon bien ,
Je lui dois toute ma tendresse .

(20)

MATHURIN.

Victor, fait aussi tout le mien,
Et son bonheur f'ul m'intéresse.

MARCEL, MATHURIN.

De les voir tous les deux unis,
C'était là le vœu de notre ame;
Comme il a servi son pays.

Ensembles { Ton Victor, } Chérira sa femme.
{ Mon Victor, }

VICTOR.

De nous voir tous les deux unis,
Erait le seul vœu de mon ame,
Autant que j'aime mon pays,
Je chérirai toujours ma femme.

SCÈNE SIXIÈME.

MATHURIN, MARCEL, VICTOR
THERÈSE, CÉCILE. *Elles arrivent à la Fin du Trio.*

MATHURIN.

Tu l'entends, ma chère enfant, je suis sa
caution, je suis sur qu'il te tiendra parole.

MARCEL.

Et moi, j'reponds qui s'raben payé à retour

est ce pas, ma Cécile ?

CECILE.

Mon pere

MARCEL.

Mon pere, mon pere. . . Tu baisses les yeux
tu n'ose répondre, les si les ! elles sont toutes
comme ça ! hom, les rusées ! mais une fois
en ménage, comme ça vous l'veons la tête ! com-
me ça vous m'nons leur maris , ah ah !

THERÈSE.

Est-ce que tu as jamais eu à te plaindre
de moi ?

MARCEL.

Oh ! ça non, faut d'la justice en tout. Ça
toujours été une bonne femme, j'ai joué d'bon-
heur , j'ai atrapé l'bon lot.

CECILE, *Avec Timidité.*

Faut espérer mon pere , qu'il en reste encoré
un pour Victor.

VICTOR, *Avec vivacité.*

Et je suis bien sur de l'avoir Mausselle Cécile.

MARCEL.

Ces ch-rs enfans comme y m'intéressont ,
et c'te jeunesse donc ! est c'qu'elle ne sait pas

que l'pere Mathurin les attends !

SCENE SEPTIEME.

Les VILLAGEOIS , Les VILLAGEOISES, ACTEURS PRECEDENS

VILLAGEOIS.

Nous v'là tous, not vieux pere (*Il se disposent à danser.*)

MARCEL.

Eh bien ! n'commencez donc pas sans moi ,
avez vous oublié que j'veus mettons toujours
en train ? je réclame mes droits , j'nons jamais
eu autant d'plaisir à les faire valoir , allons
vive la gaieté et la p'tite ronde.

VILLAGEOISES.

Oui , oui , pere Mathurin ! la petite ronde

MATHURIN

RONDE.

Allons enfans , que l'on s'avance ,
Et preiez vous tous par la main ;
Il faut qu'on s'amuse et qu'on danse ,
En répétant un gai refrein ,
Jeunes garçons , jeunes fillette ,
Mettez à profit vos beaux jours ;

(23)

Car la saison des amourettes,
Hèlas ! ne dure pas toujours.

2.

Marguerite faisait la fière,
Dans la fraîcheur de son printemps.
Loin d'elle avec un ton sévère,
Elle écartait tous les galans,
Mais à présent elle regrette,
D'avoir éconduit les amours,
Et le doux tems de l'amourette
Pour elle est passé sans retours.

3.

Sous le Saule de la prairie,
Un soir Guillot ce viel hibou,
Vit une bergère jolie,
Près d'elle il vient à pas de Loup,
Puis chiffronnant sa colerette,
Il voulut lui parler d'amour;
De la saison de l'amourette,
Le barbon croyait au retour.

4.

Joignant d'une course légère,
Son amant qui n'étoit pas loin,
Allez lui crie la bergère,
Guillot vous prenez trop de soin,
Vos plus grandes courses sont faites,
C'est maintenant à notre tour.

(24)

Et le doux tems des amourrettes,
Pour vous est passé sans retour.

Jeunes gens faites l'amour . viellards buvez
de bon vin.

MARCEL,

C'est ça ?

Air. *De Sargines.*

Chaque saison a ses plaisirs,
J'ai bien joué de ma jeunesse,
Et d'agréables souvenirs,
Charmeront encore ma viellesse .
Quand les rideaux sont fuis l'amour,
Plein du doux jus de la treille,
Bacchus nous présente à son tour,
Où Bacchus nous offre à son tour,
Pour nous consoler la bouteille.

SCÈNE HUITIÈME.

TOM VALET DE CHAMBRE Anglais
ACTEURS PRÉCEDENS.

TOM *Faisant Claquer son forêt.*

Touchour le plaisir ! vive la joie ! j'arrive
à propos , dites moi la demeure de Georges
Marcel.

(25)

Un VILLAGEOIS

Le vla , lui même ?

MARCEL.

Est-ce que j'me trompe donc ? Tom ! mon
cher Tom.

TOM , *Avec Satisfaction.*

Vous me reconnaissiez ?

MARCEL.

Si je reconnaïs , le bon , l'honnête valet de
Chambre de Sir Camfort.

TOM.

Mon maître il arrive , et tout son petit Fa-
mille ; je l'ai laissé à la dernière poste. La guerre
il est fai , tenez , lisez

MARCEL, *Lit.*

La cessation des Hostilités , me permet en-
fin mon cher Marcel , de revoir la France et
de venir encore passer quelques tems dans ce
charmant Hermitage que la beauté de sa situa-
tion , et le bon esprit des habitans qui l'avo-
sinaient m'avaient rendu si cher. Je sais que
c'est à vos soins que j'en dois la conservation ,
il me tarde de vous en témoigner ma recon-
naissance.

(26)

MATHURIN, *Bas à Marcel.*

N'est ce pas ce Seigneur Anglais qui était venu se fixer dans cette belle habitation qui est au bas de la colline à cent pas du Village ?

MARCEL, *Bas à Mathurin.*

Justement.

MATHURIN.

Il s'était fait chérir par ses vertus et par sa bienfaisance, comme nous l'avons regretté lorsque les circonstance le forcèrent de retourner dans sa patrie !

THÉRÈSE.

Et avec queu plaisir nous le reverrons parmi nous, partout ou une famille riche et généreuse fixe sa demeure, le malheureux est sûr de trouver du travail et du pain.

MARCEL.

Sir Camfort m'avait confié la garde de sa maison, j'aurons la satisfaction de la lui remettre dans l'même état qu'il me l'a laissée.

MATHURIN.

C'n'est pas sans peine ; il m'en souvient.

MARCEL.

J'avons eù à lutter contre queques Bri-

(27)

gands qui voulions la dévaster , et qui n'demandions que l'désordre , parce qu'ils y trouvions leurs compte. Mais j'dis c'est passé , y n'sont pus à craindre. Et toi mon cher Tom , esttu bien aise d'nous revoir ?

T O M.

Moi! fort beaucoup , je vous assure j'aime le Franchais , il n'est pas changé du tout. Toujours y chante.

MARCEL.

Et plus que jamais ! la Paix et la Noce de nos eufaus , il y a d'quoи !

T O M.

Et moi aussi , je chante à présent le petit chan-
son !

AIR. *Nous nous marierons Dimanche.*

Le Franchais padin ,

Joyeux ou chagrin ,

C'est égal , touchous il chante.

Si la Fortune y lui sourit ,

Il chante ;

Si le malheur y le poursuit ,

il chante ;

Le Franchais Padin ,

Joyeux ou chagrin ,

(28)

C'est égal touchour il chante.

MARCEL.

Mes amis nous allons tous aller au devant
de cette famille respectable , elle verra avec
plaisir que nous n'avons pas oublié le bien
qu'elle a fait dans ce Canton.

MATHURIN.

Sa présence ne fera qu'ajouter a l'agrément
de cette heureuse journée. Et vous mes enfans
n'oubliez jamais, que l'époque mémorable de la
Félicité Publique fut celle de votre bonheur.

AIR. *Il faut des époux assortis.*

Qu'aïje à désirer mes enfans ,
Et que puis-je espérer encore .
Je vois au déclin de mes ans ,
D'un bon jour la brillante aurore .
Le ciel a comblé mes souhaits ,
Heureux à mon heure dernière ;
Pour revoir des angs de paix ,
Il a prolongé ma carrière .

VICTOR.

Puiss e le héros pacificateur à qui nous de-
vons ce bienfait , jouir longtems de son heu-
reux ouvrage.

Les artistes les plus fameux ,

(29)

Dans l'art divin de la peinture,
Exercent leurs talens heureux,
A le peindre d'après nature.
Je crois que de tous ces portraits,
Le plus ressemblant c'est le nôtre;
Sous deux faces j'offre ses traits:
Mars d'un côté, Janus de l'autre.

THERÈSE.

Vaillans héros, dont les hauts faits
Seront consacrés par l'histoire,
Joignez l'olivier de la paix
Aux brillans lauriers de la gloire,
Oublions tant de maux divers,
Tristes résultats de nos guerres:
Que les peuples de l'Univers,
Ne soient plus qu'un peuple de frères.

MARCEL.

Chantons, célébrons tour-à-tour,
Cette époque à jamais prospère;
Heureuse épouse dans ce jour,
Deviens bientôt heureuse mère.
Je n'formons qu'un vœu désormais,
Quand Mars déposa son tonnerre:
C'est qu'l'Amour, au sein de la paix,
Acquitte les frais de la guerre,

(30)

CECILE, au Parterre.

Lorsque l'auteur vient vous offrir
Une bagatelle légère,
Doit-il redouter d'encourir
Une censure trop sévère :
Messieurs, dans cette occasion,
Il réclame votre suffrage ;
En faveur de l'intention,
Daignez faire grâce à l'ouvrage.

[F I N.]

MARCEL.

VARIANTES.

SCENE III.

THERESE, CECILE, VICTOR.

T H E R E S E.

Allons, viens, mon enfant, que je t'aprête
ton corset blanc, ta neuve colerette : dame !
j'voulons, etc.

T R I O.

Air : *Chantez, dansez, amusez vous, etc.*

SCENE V.

MATHURIN.

Air : *Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.*

O mon cher fils ! que dans mes bras je serre,
En bon soldat tu remplis ton devoir :
Mon cher Victor, tu combles mon espoir ;
Je te revois digne de ton vieux père.

Sous les drapeaux j'ai passé ma jeunesse,
Et mes cheveux ont blanchi dans les camps :
O ma patrie !
Je te donnai l'appui de mes vieux ans ;
Je te servis encor dans ma vieillesse.

Dans les combats, s'il eût perdu la vie,
Par moi, mon fils n'eût été regretté ;
C'est aller droit à l'immortalité,
Que de mourir en servant sa patrie.

SCENE VI.

R O N D E.

Air : *Ca n's'peut pas, ça n's'peut pas.*

卷之三

2027482
2027483

COMMINGE
OU
LES AMANS MALHEUREUX,
PANTOMIME
EN UN ACTE.

REPRÉSENTÉE pour la première fois , à Paris ,
sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique ,
le 1 Juillet 1790.

Le prix est de six sols.



De l'Imprimerie de CAILLEAU , rue
Grande , N^o. 64.

PERSONNAGES. ACTEURS.

L'ABBÉ.

M. Jaimon.

COMMINGE.

M. Damas.

DORSIGNY.

M. le Bel.

L'INCONNU ou ADELAIDE. *Mlle. Langlade.*

RELIGIEUX.

La Scène se passe dans un Souterrain où l'on descend par deux escaliers parallèles. Des têtes de morts, des Tombeaux servent à redoubler l'horreur qu'inspire ce lieu.



COMMINGE,

PANTOMIME.

SCENE PREMIERE.

UN Inconnu habillé en voyageur & portant un petit paquet est conduit sur la Scène par un Père qui le salue profondément & le quitte.

SCENE II.

L'Inconnu est étonné & comme effrayé de se trouver dans cette solitude où règne le silence & la mort ; il témoigne une vive inquiétude, & portant la main sur son cœur, il veut faire entendre que ce qu'il souffre est plus cruel que la mort même.

SCENE III.

L'Abbé suivi de deux Pères, & précédé

A 2

de celui qui a servi de conducteur à l'Inconnu, entre en saluant cet Inconnu qui veut se prosterner devant lui ; il le relève avec bonté & l'interroge sur le motif de la vérité. Celui-ci lui témoigne qu'il desire lui parler en particulier. L'Abbé fait signe aux pères de s'éloigner, deux se retirent dans le fond d'un côté & le conducteur de l'autre.

SCENE IV.

Resté seul avec l'Abbé, l'Inconnu lui fait connoître l'envie qu'il a de renoncer au monde & de prendre l'habit de l'ordre. L'Abbé veut d'abord le détourner de son dessein & cherche à l'effrayer par la peinture des austérités auxquelles il faudra qu'il se soumette ; il lui montre le Tombeau du Fondateur, d'autres tombes & celle de Comminge qui est presque totalement creusée ; rien ne peut effrayer l'Inconnu, qui persiste dans sa demande ; alors l'Abbé fait signe au père conducteur d'aller chercher un habit de Novice ? (*Celui-ci sort*).

SCENE V.

L'Abbé prend l'Inconnu par la main, lui

PANTOMIME.

fait voir & lire les inscriptions (1) qui sont dans différens lieux du Souterrein, & surtout devant le Tombeau du Fondateur. Il tâche encore de le détourner de son projet. Mais l'Inconnu persiste, & le conducteur arrive portant l'habit de Novice.

SCENE VI.

L'Abbé montre l'habit à l'Inconnu, qui veut le saisir avec empressement, l'Abbé fait voir aux autres pères avec quel zèle cet inconnu desire recevoir l'habit de l'Ordre. Il prend cet habit des mains du père conducteur le donne à l'Inconnu qui le recoit ayant un genouil en terre & le baise ; l'Abbé le relève, l'embrasse & fait signe au conducteur de lui enseigner le lieu, qui doit servir de cellule au nouveau Candidat, l'Inconnu salue respectueusement l'Abbé, & conduit par le père, il s'éloigne.

SCENE VII.

Pendant que l'Inconnu monte un escalier pour sortir, Comminge descend l'autre ;

(1). Les Inscriptions sont à la fin de la Pantomime.

Il a les deux bras croisés sur la poitrine & la tête baissée. Il paroît plongé dans la douleur. Il fait cependant un mouvement de tête pour regarder tristement le Ciel , l'Inconnu le voit , s'arrête , soupire , lève un bras en signe de douleur & s'éloigne , Comminge se tourne alors du côté de l'Inconnu , mais il ne le voit que par derrière.

SCENE VIII.

Comminge avance , apperçoit l'Abbé qu'ilalue profondément. Il veut baiser le Tombeau du Fondateur , lève les yeux , soupire & s'avance vers l'Abbé qui lui tend les bras ; il s'y précipite & y reste un instant plongé dans la douleur. L'Abbé lui montre la bêche qui est auprès de la fosse & lui fait entendre qu'il doit y travailler ; Comminge prend la bêche , & l'Abbé & les Pères le laissent en témoignant l'intérêt qu'il leur inspire.

SCENE IX.

Comminge seul reste un instant appuyé sur la bêche ! on diroit qu'il contemple sa tombe ; mais il la regarde sans la voir , il est dans une sombre rêverie qui fait place

PANTOMIME.

7

au désespoir ; cependant il désigne le Tombeau du Fondateur , & lui demande de lui inspirer le vertueux courage qui l'anima dans la pratique de ses devoirs , & finit par y appuyer sa tête qu'il penche sur une de ses mains .

S C E N E X.

Dorsigny arrive par l'escalier du côté opposé à celui où est Comminge ; il tient une lettre d'une main , il montre Comminge d'un air de compassion , & fait comprendre qu'il n'aura pas le courage de la lui communiquer & ensuite fait une exclamation vers le Ciel ; dans ce moment Comminge se relève , apperçoit Dorsigny , vole à lui , l'embrasse & le conduit sur le devant de la Scène , il apperçoit alors la lettre que tient son ami , demande à la voir ; celui-ci le refuse ; Comminge insiste , & après bien des efforts , Dorsigny la lui donne en détournant la tête & cachant son visage de ses deux mains . Comminge l'observe , tient la lettre d'une main tremblante , n'ose la lire & s'y détermine enfin ; Dorsigny , qui croit que Comminge a déjà lu , le regarde avec attendrissement . Des que Comminge a fait la lecture

A 4

de cette lettre, il fait un pas, chancelle & Dor signy accourt pour le soutenir ; Comminge reprend un peu ses forces, pousse un profond soupir, regarde encore la lettre & se plaint.

SCENE XI.

Pendant que Comminge se lamente, que Dor signy tâche de le consoler, l'Inconnu paroît au haut de l'escalier, observe Comminge & son ami, témoigne la plus vive douleur de l'état où il le voit, & presque défaillant se soutient sur l'appui de l'escalier. Comminge revient de sa foiblesse, repousse les soins de son ami, le force de s'éloigner, celui-ci refuse de sortir, veut redoubler le témoignage de son amitié, mais Comminge sourd à toute espèce de consolation, lui fait signe d'une main de sortir & de le laisser tout entier à sa douleur, Dor signy forcé de le quitter, le fait lentement & marque tous ses regrets ? (*Il sort*).

SCENE XII.

Comminge, qui se croit seul, se jette à genoux pour prier ; mais il ne peut, il s'ef-

force encore d'adresser ses vœux au Ciel, mais toujours en vain. Cette lettre, qui est tombée de ses mains quand il est tombé lui-même dans les bras de Dorigny, est positivement devant lui à terre & lui cause des distractions dont-il n'est pas le maître; il ramasse cette lettre, la parcourt rapidement & fait entendre que la mort n'est rien, mais que sa souffrance est au-dessus de ses forces. Devenu un peu plus calme, il tire de son sein un portrait qu'il considère avec attendrissement & qu'il arrose de ses larmes. Pendant ce tems, l'Inconnu s'est avancé, a pris la bêche pour creuser la tombe de Comminge, mais il est trop foible pour travailler; voyant que Comminge considère un portrait, il s'approche pour le voir, & le reconnoissant il témoigne son attendrissement; le désespoir s'empare de nouveau de l'âme de Comminge, qui va & vient sans dessein sur la Scène, & finit par tomber de douleur & d'accablement sur une des tombes qui sont près de la sienne; l'Inconnu va à Comminge avec précipitation, lorsqu'il tombe comme pour lui donner du secours; il s'arrête tout-à-coup, puis retourne à la fosse, reprend la bêche pour travailler. Comminge revenu de son accablement, jette les yeux d'un côté

& d'autre, & apperçoit l'Inconnu qui s'appuie sur la bêche, il se lève & va à lui ; mais l'Inconnu que le bruit qu'a fait Comminge a rappelé à lui-même, lui fait signe d'une main de ne pas approcher, & de l'autre, cache son visage qu'il détourne ; Comminge étonné de cette défense, s'avance sur la Scène pendant que l'Inconnu s'éloigne avec peine, il semble s'arracher de ce lieu & finit par tomber à demi sur l'escalier ; Comminge vole à lui pour le secourir : l'Inconnu se relève, Comminge prend une de ses mains & passe la sienne sous les reims de l'Inconnu pour le soutenir, mais celui-ci détournant toujours la tête, repousse Comminge.

SCENE XIII.

L'Abbé & les Pères entrent, l'Abbé se met entre l'Inconnu, & Comminge qu'il amène sur le devant de la Scène pendant que deux Pères soutiennent l'Inconnu qui lève les bras, regarde Comminge qui ne peut le voir, les laisse tomber & s'évanouit !
(*On l'emporte*).

SCENE XIV.

Comminge présente à l'Abbé la lettre

qu'il a reçu de Dorsigny, l'Abbé la lit, veut consoler Comminge en lui montrant le Tombeau du Fondateur, le Ciel & tous les objets qui peuvent lui inspirer de la crainte & de la vénération. Comminge n'écoute rien & parcourt la Scène en désespéré; l'Abbé l'arrête par le bras, & d'un grand sang froid il lui montre sa fosse; Comminge regarde l'Abbé d'un air égaré, considère sa fosse & s'y précipite, il s'y étend & a l'air de ne vouloir plus en sortir. L'Abbé & le Père conducteur s'approche de Comminge, veulent le relever & en effet le relèvent un peu, mais il ne peut presque pas se soutenir, & il paroît à moitié & à genoux hors de sa tombe appuyé dans les bras de l'Abbé.

I. a Cloche sonne.

Ce bruit attire l'attention de l'Abbé, du Père & de Comminge, qui reprend ses forces & sort de sa tombe soutenu par l'Abbé & l'autre Père.

SCENE XV.

Les Pères qui ont conduit l'Inconnu viennent annoncer à l'Abbé qu'il est prêt à rendre

le dernier soupir & qu'il desire étre porté
au pied du Tombeau du Fondateur.

S C E N E X V I .

Quatre Pères apportent, à savoir, du linge
de la cendre dans une urne , l'autre une
coquille , le troisième de la paille & le qua-
trième un aspersoir ; l'Abbé prend la coquille
la remplit de cendre & en répand sur la
Scène ; les Pères y posent de la paille , &
pendant ce tems tous les Pères sonnent al-
ternativement la Cloche , descendant sur
deux files par chaque escalier & se rangent
ainsi sur la Scène.

S C E N E X V I I .

Deux Pères conduisent l'Inconnu qui se
soutient à peine & qu'on fait asseoir sur la
paille ; il tend la main à l'Abbé , qui s'en
approche pendant que les deux Pères le sou-
tiennent sur son séant. Comminge abîmé dans
sa douleur , ne voit rien en ce moment. L'In-
connu demande où est la tombe qui doit le
recevoir. L'Abbé la lui montre , l'Inconnu
regarde Comminge qui ne le voit pas , lève
les bras , soupire & prie l'Abbé de se joindre

à ses frères pour prier avec lui le Ciel; tous les frères prient & à la fin de la prière l'Inconnu reprenant un peu ses forces, se relève, détache son habit de Novice, & laisse voir dessous les vêtemens d'une femme; tous les Pères font un cri de surprise & de terreurs; ce cri fait sortir Comminge de son accablement; il regarde, voit l'inconnu & reconnoît Adelaïde; cependant la croyant morte il reste dans l'attitude d'un doute effrayant, puis la reconnoissant tout-à-fait; il se jette à ses genoux, Adelaïde lui tend la main qu'il presse contre son cœur, mais l'Abbé veut l'en séparer, les Pères retiennent Comminge, Adelaïde le regarde & rend le dernier soupir. (*La toile tombe*).

F I N.

INSCRIPTIONS.

Première à la droite des Acteurs.

Apprends mortel, que toutes les grandeurs
Ne sont qu'une chimère où le sommeil nous plonge,
Que nos projets sont un tissu d'erreurs,
Notre espoir un phantôme & notre vie un songe.

Deuxième au milieu.

Grands ou petits, ou sujets ou monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques;
Nous subirons le même sort;
L'instant où nous naissions nous conduit à la mort.

Troisième à la gauche des Acteurs.

Tout meurt avec nous, dit l'impie,
Le trépas n'est qu'un éternel sommeil:
Il ment; le sommeil, c'est la vie.
La mort seule est un vrai réveil.

APPROBATION.

Je pense qu'il n'y a pas la moindre difficulté à permettre la représentation de cette Pantomime. Le sujet étoit à tout le monde & je crois que l'Auteur de la Pantomime la mieux saisi que celui de la Pièce parlée, précisément parce qu'il ne fait point parler des Trapistes. Qui veut & qui le peut a le droit de s'emparer & de traiter en sa manière un sujet d'Histoire ou de Roman. Tel est au moins mon avis. Je m'en refère au reste à la prudence de Monsieur le Maire, *signé*, DUPORT DU TERTRE.

Puisque Monsieur DUPORT DU TERTRE y consent, je permets aussi la représentation, *signé*, BAILLY.



